

Lurelu

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



(Ne) tirez (pas) sur le critique

Madeleine Grégoire, Robert Soulières, Paule Daveluy, Raymond Plante, Cécile Gagnon, Daniel Sernine and Robert Soulières

Volume 8, Number 3, Winter 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/12928ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (print)

1923-2330 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Grégoire, M., Soulières, R., Daveluy, P., Plante, R., Gagnon, C., Sernine, D. & Soulières, R. (1986). (Ne) tirez (pas) sur le critique. *Lurelu*, 8(3), 17–32.

La critique à Lurelu

La critique à *Lurelu* est effectuée dans 95% des cas par des bibliothécaires professionnelles qui connaissent le livre pour la jeunesse et qui connaissent les enfants. Au travail, elles constatent l'impact du livre, son intérêt ou son rejet. Elles voient les livres circuler ou rester sur les tablettes. C'est pourquoi *Lurelu*, à cause de la position privilégiée que les bibliothécaires occupent, préconise cette approche. Bien sûr, et ça demeure évident, la critique est rédigée par une personne, qui propose une vision du livre.

Pour ne favoriser aucun livre, *Lurelu* a décidé depuis deux ans de passer en revue tous les livres québécois pour la jeunesse. Aussi fait-on le tour de toute la production littéraire du Québec en trois ou quatre numéros, sans négliger pour autant les documentaires, les traductions, les bandes dessinées et la production de livres de jeunesse francophones édités hors Québec.

À *Lurelu*, la critique est libre; ça ne veut pas dire que n'importe qui peut écrire n'importe quoi au sujet d'un album ou d'un roman: Madeleine Grégoire veille au grain, ainsi que le directeur. Bien sûr, il y a parfois des livres que l'on encense trop ou pas assez à notre avis; nous avons souvent le goût d'intervenir, mais nous nous retenons chaque fois que la critique nous apparaît honnête et sincère tout en étant personnelle. De toute façon, le lecteur peut aussi se faire une idée en lisant des critiques parues ailleurs ou, évidemment, en lisant lui-même le livre. Libre aussi la critique, parce que nous ne pouvons pas tout lire et que nous devons faire confiance au jugement de nos collaboratrices et de nos collaborateurs.

Profitant de l'article sur la critique littéraire, nous publions des lettres de lecteurs ayant réagi à

(Ne) tirez (pas) sur le critique

certaines critiques de livres parues dans le dernier numéro. En un mois nous avons reçu trois lettres: un record. Bien sûr, nous avons prévu cette éventualité, mais nous nous sommes vite rendu compte qu'à ce rythme nous ne pouvions pas, faute d'espace et d'argent, publier in extenso les lettres reçues et leurs réponses. (À *Lurelu*, c'est l'espace qui vaut de l'argent et non le temps...)

Quoi qu'il en soit, ce sera toujours avec plaisir et dans un esprit positif que nous accueillerons vos lettres. Nous les transmettrons à la personne concernée qui, elle, prendra le soin de vous répondre personnellement.

Madeleine Grégoire
Adjointe
Robert Soullères
Directeur

Paule Daveluy

LA CRITIQUE: BÉNÉFIQUE OU MALÉFIQUE?

La critique, quoi qu'on en dise, traumatise les auteurs ou les rend euphoriques, selon qu'elle les loue ou qu'elle les démolisse. La signature du verdict pèse du poids qu'elle a dans le milieu où elle s'exerce. La critique joue, à mon sens, un rôle de catalyseur. Elle-même prisonnière de systèmes de valeurs et de réactions hautement subjectives, elle suscite, chez ces éternels écharpés vifs que sont les écrivains, une réaction de l'intellect et des tripes. Elle devient, dans leur vie professionnelle, source d'élan propulseur, de remise en question ou sape débilite. J'ai connu ces trois variétés.

La critique, source d'élan

Nous sommes en 1948. Les Éditions Fides, en quête d'auteurs pour leurs collections, lancent un concours de nouvelles doté de modestes prix en argent et de la promesse de publier les trois meilleurs textes. Alléchée, j'écris ma toute première nouvelle, *Con-*

ciergerie, que j'expédie sous le couvert d'un pseudonyme. J'y décroche le troisième prix. C'est décevant, mais je me réjouis quand même. Néanmoins, lorsque je parcours, dans *Trois nouvelles* (le volume publié, comme promis) les textes des deux premiers gagnants, ils me paraissent de si piètre qualité que tout mon enthousiasme retombe d'un coup. Si je suis inférieure à ces deux-là, à quoi bon continuer?

Il advient toutefois que la critique, elle, m'accorde le premier prix. Jean Luce déclare, dans *La Presse* du 25 février 1949: «La maison Fides a bien failli ne pas choisir la meilleure des trois nouvelles qu'elle vient de publier... La plus intéressante et la mieux composée est incontestablement celle qui n'a obtenu que le troisième prix.» Et un certain J.R. écrit, le 23 novembre 1948, (dans *Le Devoir*, je crois): «Des trois nouvelles que publient les Éditions Fides... la troisième est sans contredit la meilleure et laisse deviner un talent prometteur.»

Encouragée par ces commentaires, j'exerce «mon talent prometteur» quelque temps plus tard, au concours de l'ACELF, où je décroche, cette fois, le premier prix de ma catégorie avec *L'été enchanté*, pierre d'angle de ma nouvelle orientation: écrire pour les jeunes.

La critique d'alors ratifie le choix du jury. Celle d'ici et celle des États-Unis, où *Summer in Ville-Marie* (1948) est choyé, et celle d'Angleterre, d'où me viennent les critiques que je considère comme des modèles du genre «distinguant les qualités et les défauts d'une oeuvre littéraire» (Larousse), en des termes presque poétiques.

La critique: source de remise en question

De *Trois nouvelles* (ma première oeuvre) à *Un coq, un mur, deux garçons* (ma dernière, à ce jour), ont coulé trente-cinq ans d'écriture pour les jeunes, marqués, presque tout du long, de critiques positives (quelquefois de petites merveilles signées Joseph d'Anjou, André Mareuil, Irma McDounough) avec, deçà, delà, des remises en question des valeurs que je véhicule et qui, paraîtrait-il, n'auraient plus cours (les sondages faits auprès des jeunes rendent pourtant un tout

autre son de cloche). Ces critiques, je les accepte, même si elles font mal. Elles sont, je crois, de bonne guerre. Les relisant, je me remets moi-même en question, et me voilà prête à relever un nouveau défi. C'est positif.

Reste l'autre critique, celle qui vous coupe les ailes...

La critique sape

C'est celle qui, faisant fi de l'objectivité, ne loue que ses amis (auteurs, illustrateurs, éditeurs); celle qui fait du dirigisme intellectuel (tel milieu ouvrier devrait être préféré à tel milieu bourgeois, telle idéologie à telle autre...); celle qui juge le contenu idéologique d'un livre selon «sa» vision, devenue «norme». J'ai connu ce dernier anathème avec *Un coq, un mur, deux garçons*, mon histoire d'une amitié entre deux gamins que tout sépare. Un critique influent l'a qualifiée de «leçon de racisme à l'ombre du Hilton». Titre aguicheur s'il en est. Mais quel coup bas pour l'auteur! Je ne m'en suis pas encore relevée. Je ne m'en relèverai jamais. Rien que je puisse dire ou faire ne me lavera de ce jugement sans appel. La défense n'a pas d'armes. Une lettre ouverte aux journaux? Voyons donc! C'est se rendre ridicule, avouer que le bât blesse. Alors, on rentre dans sa coquille et on ronger son frein. Mais «frein» il y a. Je suis totalement incapable de donner, à *Un coq, un mur, deux garçons*, la suite que me réclament les jeunes des écoles, lors de nos rencontres. Ils voudraient savoir comment réagit le petit Antillais de la Barbade à un environnement québécois. Je ne crois pas être en mesure de jamais le leur raconter. La critique m'a coupé les ailes. C'est «mon» problème, bien sûr, mais n'est-ce pas aussi un peu celui d'une certaine critique?

Raymond Plante

ENTRE TOUS CES MONDES ET LE TEMPS

Il y a celui qui se lève et fait quelque chose. On ne lui a rien demandé. C'est de son propre chef, avec ce mélange de générosité et de prétention, avec une bouffée d'orgueil et tout ce qu'il faut de peur pour lui mettre le cœur à l'envers, qu'il brise la glace. Il prend des risques. Il clignote et cherche comme tous les émetteurs du monde.

Vient ensuite celui qui émet son opi-

nion sur ce que le premier a fait. Il se lève à son tour. Bien sûr, il est plus facile de critiquer une action que de la faire. Par contre, chez les gens honnêtes, il n'est jamais facile de se lever, que ce soit pour inventer un rêve ou pour critiquer la manière de le communiquer.

Les inventeurs de génie ne courent pas les rues. Les travailleurs de l'imagination sont plus nombreux. Parfois leurs mondes valent la peine d'être visités. Idéalement, ce serait là le vrai travail du critique: devenir une espèce de guide de ce monde nouveau que chaque livre ou film contient. Je délire, je sais. Le temps pousse... et il y a tant de mondes qui se bousculent. Les heures de tombée, on n'en parle pas.

Bon. Il faut vivre avec son temps, comme on dit, et dans tous les sens du mot. Il reste que la critique a ses pouvoirs. Elle ne m'empêchera jamais d'inventer les histoires que je voudrai bien imaginer. À ce niveau, elle me laisse souvent indifférent... bien que je prête une oreille attentive à ceux que j'aime. D'un autre côté, la critique peut limiter la diffusion d'une oeuvre. Beaucoup de lecteurs orientent leurs lectures en fonction de certaines critiques. Ils n'ont pas nécessairement tort. Je le répète: il y a tant de mondes qui se bousculent. La critique reste donc nécessaire. Et puis, les éditeurs, quand ils essaient de vendre une oeuvre à l'étranger, aiment bien montrer des chiffres de vente et un dossier de presse. C'est en cela que la critique fait le plus mal. Alors l'auteur souhaite que le critique-lecteur ait le temps de ne pas trop effleurer son monde... et qu'il ne succombe pas à son propre style quand vient son tour de communiquer.

Finalement, je dois le dire: pire que la critique, il y a l'indifférence. Pire encore, il y a la critique indifférente. Celle qui fait rugir le cœur.

Cécile Gagnon

LA CHRONIQUE ET LA CRITIQUE

Bien sûr, je lis les «critiques». Je les lis, puis je les oublie très vite. Pour une raison bien simple: les «critiques» qu'on lit dans nos journaux n'en sont pas! Ceux et celles qui démolissent ou encensent les auteurs pour la jeunesse écrivent des *chroniques*. Ils se contentent d'exprimer leurs préférences du haut de leurs colonnes de 12 picas.

Jean-Yves Soucy a écrit la même chose récemment; ça m'a fait plaisir de voir qu'il pensait comme moi. Il m'a aussi fait bien rire lorsqu'il a décrit ces «dérisoires bourreaux qui séparent à la hache l'ivraie du bon grain, décapitent à tort et à travers ou gracient à l'occasion, donnant alors dans le panégyrique (démesuré, cela va de soi), criant au génie comme on crie au loup.»



Mais je n'ai pas du tout envie de faire comme Snoopy. Parce que les seuls verdicts que je respecte viennent de la bouche et de la plume des enfants. Je nous trouve bien chanceux, nous, les auteurs pour les jeunes, de pouvoir rencontrer nos lecteurs et discuter assez souvent avec eux. Et ils ne se gênent pas: *j'aime, j'aime pas. Parfois on précise: je veux qu'Adèle et Fabien se marient à la fin, ou bien: fais revenir le chien, c'est trop triste. On ne me dit jamais que mon histoire est tristement linéaire, que, dans la même veine, Michel Tournier a fait mieux ou que mes dialogues sont vivants. Évidemment ce ne sont que des enfants! Et ils ne lisent pas les gazettes, eux. Heureusement!*

Chargés de cette énorme responsabilité de guider les choix des adultes, nos «chroniqueurs» qui tentent de faire de la «critique» devraient peut-être lire ceci:

«Le critique devrait informer et éclairer le lecteur. Il s'agit de guider le public en lui proposant une démarche et une analyse qui peuvent lui permettre d'apprécier et d'évaluer plus objectivement ou plus globalement. Une opinion n'a de valeur ou de force que dans la mesure où elle est fondée et nuancée. Le lecteur peut ainsi consolider ses positions en y ajoutant celle d'un critique chevronné.»

C'est tiré du manuel *Le français au Secondaire V*, Caya et Gratton, Brault et Bouthiller.

Une fois qu'ils auront bien digéré, alors, on pourra calmement dire comme les jeunes: c'est vrai, c'est écrit dans le journal!

En attendant, je continue d'inventer des histoires...



Daniel Sernine

La critique! Il y aurait tant à dire. Et c'est si périlleux!

Les critiques qui font le plus plaisir ne sont pas nécessairement celles des amis et des parents. Celles de la parenté, en particulier, ont rarement quelque valeur: est-ce que votre tante Germaine vous a déjà dit que vous écriviez ou dessiniez mal? Non, bien sûr. Aux yeux de la parenté, vous êtes le ou la meilleur(e) dans votre domaine — auquel elle ne connaît absolument rien, par ailleurs. La critique des collègues et des pairs, si elle est sincère mais sans complaisance, est bien plus précieuse.

La critique qui me fait le plus plaisir, qu'elle soit positive ou mitigée, c'est l'étude détaillée, l'analyse par des spécialistes: faire l'objet d'autant d'attention est flatteur. Parfois on apprend même des choses sur soi-même et sur son écriture. Ou encore on voit que certains messages ont passé, des messages qu'on n'était qu'à demi conscient d'avoir formulés.

Si la critique a une influence, ce n'est pour moi qu'à long terme, avec l'effet de répétition ou d'accumulation. Ce que les critiques ignorent parfois, surtout ceux qui ne sont pas eux-mêmes (elle-mêmes) écrivains, c'est qu'il existe un délai de réaction. Le temps qu'un roman soit composé, imprimé, diffusé, analysé, critiqué, que cette critique soit publiée (parfois avec un an de retard sur la parution du livre) et lue par l'écrivain, ce dernier a eu le temps (dans certains cas) d'écrire un ou deux autres livres. D'où l'impression, peut-être, que l'auteur ne tient pas compte de la critique. La situation s'est posée pour moi, du moins dans le domaine de la littérature «adulte».

La critique est d'importance primordiale et elle influence, c'est certain.

Robert Soulières

La critique négative m'a toujours fait plus de mal que la critique positive ne m'a fait de bien. On se souvient plus longtemps d'une critique négative. On dirait qu'elle frappe toujours plus fort, en plein cœur.

La critique, c'est aussi une question de maturité. À partir du jour où l'on s'aperçoit qu'on ne peut faire plaisir à tout le monde et à son père ça devient plus supportable. Après tout, il faut écrire pour ceux qui nous aiment. L'important c'est qu'ils soient plus nombreux.

La critique a certes sa place, mais au fond on connaît très bien sa valeur. Tout comme l'on connaît parfaitement la portée et l'importance du livre que l'on a écrit et les circonstances qui en ont entouré sa naissance. Car chaque livre a aussi son histoire bien à lui. On sait bien aussi que l'on n'écrit pas un chef-d'oeuvre à chaque livre. Chaque livre a sa place. Chaque livre a sa valeur.

Lorsque je commence un album pour les jeunes ou un roman pour les adolescents, j'ai un ou des objectifs bien précis en tête: divertir, amuser, parler du rejet amoureux, du premier amour, de l'amitié, de la mort, des relations parents-enfants, du vol à l'étalage, etc. Si cet objectif est atteint, c'est-à-dire si ma pensée s'est bien concrétisée en mots, en phrases et en images, alors j'ai réussi et c'est cela qui compte vraiment. Il faut écrire pour se faire plaisir, en pensant aux lecteurs bien sûr, mais en fonction également de ce que l'on veut faire, de l'effet à produire, de la marchandise à livrer, sans jeux de mots.

Mais la littérature, ce n'est pas comme le sport. Au hockey, on sait parfaitement que c'est Wayne Gretzky le meilleur joueur. Les chiffres ne trompent pas. En littérature, ce n'est plus vrai. Les best-sellers ne sont pas nécessairement les meilleurs livres. Tout comme les prix littéraires n'offrent pas une garantie absolue.

Le soir, en se couchant, on sait bien ce que l'on vaut et ce que l'on voudrait devenir, car l'écrivain est à la fois son meilleur lecteur et son pire critique.

Chaque auteur sait ce qui lui reste à écrire. Chaque auteur cherche sans cesse à améliorer son prochain livre, qui ne sera pas encore parfait. Écrire. Écrire malgré tout, car le créateur doit être plus fort que la critique qui le décourage ou qui le porte aux nues.

Enfin, écrire et se dire tout bas pour ne pas trop se prendre au sérieux: ce n'est pas parce que l'on écrit des livres que l'on est écrivain.

Le point de vue des lecteurs

Les ailes de l'espoir

À la suite de la critique d'Isabelle Vinet du livre *Les ailes de l'espoir* de Louise Brissette dans le numéro d'automne de *Lurelu*, je crois qu'une réflexion s'impose face à l'approche adoptée généralement par les collaborateurs(trices) de cette revue.

Madame Vinet reprochait, tout au long de son article, la «futilité» de ce conte philosophique. Son objection majeure était que l'oeuvre allait «à l'encontre des courants actuels qui visent à abolir les stéréotypes sexuels dans la littérature de jeunesse».

En premier lieu, je considère qu'un livre aille à l'encontre des courants actuels est un fait infiniment plus positif que négatif. C'est plutôt lorsqu'une littérature semble vouloir se figer dans certaines normes ou conventions, qu'elles soient implicites ou explicites, qu'il y a lieu de s'inquiéter. Madame Brissette, soit dit en passant, a auto-édité *Les ailes de l'espoir* car elle considérait comme inacceptables les conditions que lui proposait son éditeur. Cette ténacité témoigne d'une foi dans son écriture qui mérite l'encouragement et non de se faire briser les ailes.

De plus, je constate qu'un bon nombre de critiques de livres dans *Lurelu* sont basées sur le contenu «idéologique» de ceux-ci. On trouve beaucoup à dire et à redire sur la fameuse égalité des sexes, mais beaucoup moins sur les techniques d'écriture elles-mêmes. Je crois que ceci est l'indice d'une attitude réactionnaire. En effet, lorsque l'on veut favoriser la libération et l'éclatement des stéréotypes, ne serait-il pas plus sain de mettre en valeur la liberté d'expression que de tenter d'imposer ce que l'on croit meilleur pour tous et pour toutes? Les plus grandes folies de l'histoire ont été causées par des gens bien pensants et qui croyaient sauver le monde.

On peut reprocher à Louise Brissette de ne pas être à la fine pointe de l'évolution des mentalités. C'est justement pourquoi je me demande à qui conviendrait mieux l'étiquette

d'«audacieusement pompeux», au jugement derrière la critique ou à l'oeuvre qui en fait l'objet?

Michel Pirro
Président du Regroupement des auteurs-éditeurs autonomes

En réponse à votre lettre, il serait pertinent d'éclaircir les propos tenus à l'intérieur de cette critique, à la lumière de certaines considérations relatives à l'analyse des volumes pour enfants. Ces derniers constituant un type particulier de littérature, «l'approche adoptée généralement par les collaborateurs(trices) de cette revue» se prête donc à des critères spécifiques qui dans l'ensemble peuvent expliquer cette attitude.

En tout premier lieu, M. Pirro semble très incommode par l'importance accordée au contenu idéologique dans la majorité des critiques présentées par Lurelu. Il est vrai que l'attention octroyée au contenu idéologique des volumes pour enfants s'est considérablement accrue ces dernières années, en raison d'une prise de conscience nouvelle de l'influence notable que cette littérature peut avoir sur ses adeptes. Ce qui veut dire qu'en ce qui a trait à l'enfant, le livre, loin d'être uniquement un moyen de distraction ou d'accession à de nouvelles connaissances, peut devenir facilement un instrument d'éducation et de socialisation; d'où la vigilance soutenue des parents et des enseignants face aux valeurs véhiculées à travers un récit fictif, de prime abord anodin.

Il est d'autant plus approprié de surveiller le livre pour enfants sous cet aspect, lorsque l'oeuvre en question arbore le sous-titre de Conte philosophique. Mme Brissette est donc en droit de s'attendre à des réactions plus prononcées, vu le caractère particulier du genre littéraire pour lequel elle a opté; celui-ci a incité la critique à s'attarder davantage aux idées et à la mise en situation, plutôt qu'aux techniques d'écriture elles-mêmes. Cependant M. Pirro oublie de souligner que la critique qui a spécialement attiré ses foudres, fait néanmoins mention de «la qualité certaine de l'écriture», du «ton sensuel voire érotique peu courant dans une oeuvre pour les jeunes» et de la complexité du langage choisi.

De plus, si M. Pirro considère «la fameuse égalité des sexes» comme une utopie d'intérêt négligeable, les collaborateurs de Lurelu, qui sont en

grande partie des collaboratrices, ne sont pas tenus de partager son point de vue. «Les courants actuels qui visent à abolir les stéréotypes sexuels dans la littérature de jeunesse» ne sont pas comme il semble le penser, un phénomène désuet ayant figé la littérature dans un moule conventionnel, mais plutôt une manifestation récente qui se veut le reflet timide de l'évolution des mentalités dans ce domaine. Cette nouvelle tentative constitue donc en soi une amélioration majeure apportée à la littérature de jeunesse traditionnelle. Il est donc aberrant qu'on puisse envisager comme un fait positif, un livre allant à l'encontre d'un courant pour le moins bénéfique.

Enfin, si Mme Brissette a pu effectivement publier son livre, c'est grâce à la liberté d'expression que réclame inutilement M. Pirro. En le soumettant à la critique, elle a fait appel à la même liberté d'expression. Elle peut donc considérer que tout ce qui a été dit précédemment ne constitue évidemment que l'opinion d'un seul individu.

Sincèrement,
Isabelle Vinet

Des bleus et des bosses

Madame Christiane Charette,

C'est avec stupeur que j'ai pris connaissance des quelques lignes que vous avez daigné consacrer à mon roman DES BLEUS ET DES BOSSES dans le plus récent numéro de LURELU (automne 85). En bref, vous y affirmez que mon ouvrage propose une aventure «invraisemblable, gratuite», pleine de «moqueries méchantes». Il semble que la vraisemblance soit donc selon vous un critère d'appréciation dans le domaine de la littérature pour la jeunesse. N'est-ce pas oublier que la fantaisie et l'imaginaire sont inhérents au monde de l'enfance? De tout temps, je crois, les récits pour la jeunesse ont rarement fait preuve d'un réalisme absolu. Le terme «aventure», d'ailleurs, renvoie à ce qui sort de l'ordinaire et du quotidien le plus plat. Toutefois, cela ne signifie nullement que l'auteur fasse abstraction de références au monde où nous vivons, au contraire; c'est bien précisément par le biais de la fantaisie (et de l'humour) que le jeune lecteur et la jeune lectrice sont susceptibles de s'intéresser à la société dont ils font partie. Quant à moi, j'ai jugé indispensable de multiplier dans mon modeste roman

les allusions à la réalité environnante; il y est question, en effet, à certains moments, de personnalités réelles transposées, qui ne font pas toujours partie du monde de l'enfance, telle Denise Bombardier, ou qui en font partie comme Nathalie Simard. Cette dernière est présentée avec ironie, certes, mais pas avec méchanceté comme vous le laissez entendre. N'est-il pas sain d'exercer chez le jeune lecteur le sens critique par le biais de l'humour et de la parodie comme l'ont déjà fait d'ailleurs nombre d'auteurs célèbres de romans pour la jeunesse ou de bandes dessinées (de Mark Twain à l'auteur d'Astérix en passant par les récits de Georges Chaulet) que l'on aurait bien tort d'interdire au jeune public sous prétexte qu'ils mettent souvent en scène des personnages «bêtes et ridicules». Il faudrait cesser de considérer les jeunes comme des petits anges, incapables de faire preuve d'un esprit frondeur et moqueur. D'autre part, j'ai glissé dans mon oeuvre plusieurs éléments bien inscrits dans la société actuelle, tel le pouvoir inquiétant des compagnies multinationales, ainsi que des préoccupations écologiques, et même le phénomène on ne peut plus contemporain des grèves.

Toutes ces allusions n'ont pas échappé à mes lecteurs pré-adolescents, pas plus que les rapports égalitaires vécus par mes trois personnages principaux. En témoignent les élèves de dernière année d'une école primaire que j'ai rencontrés récemment, et qui m'ont assuré n'être aucunement offusqués par ma rapide caricature de Nathalie Simard; au contraire, ils en ont bien ri.

Mais le rire n'est pas toujours sain, affirmez-vous fort justement. Vous ajoutez: «Le racisme, tout comme une attitude ouverte aux autres, s'apprend (...) Un livre qui encourage une telle attitude est à déconseiller.»

Lorsque j'ai lu ces mots, Madame, ma stupeur s'est muée en un profond sentiment d'indignité. Il ne s'agit plus à présent de commenter vos propos, mais de les dénoncer. En m'accusant explicitement d'inciter mon public lecteur au racisme, vous outrepassiez vos droits et faites de la fausse information, tout en tentant de me discréditer aux yeux des lecteurs et lectrices de LURELU. Racisme? On ne peut utiliser ce mot à la légère. Il n'y a aucune, je dis bien AUCUNE allusion à caractère raciste dans DES BLEUS ET DES BOSSES, et vous le savez très

bien. Si cela était, il me semble que mon roman n'aurait pas eu le très bon accueil critique qu'il a eu lors de sa sortie en février 1984, et qui m'a d'ailleurs incité à en écrire une suite, à paraître bientôt. Ai-je besoin de souligner que je ne réfute pas systématiquement toute critique; la preuve en est qu'un autre commentaire plutôt négatif, le seul avec le vôtre, fut publié cette année (dans LURELU aussi d'ailleurs) et que, sans être tout à fait d'accord avec, je le jugeai assez pertinent. Dans le cas présent, le problème est tout autre. Vous jugez mon oeuvre gratuite; moi je juge encore plus gratuite votre accusation de racisme et vous somme, par la présente, de vous rétracter clairement et publiquement à cet effet dans le prochain numéro de LURELU.

Et je vous prie de croire que cette sommation n'a rien d'humoristique.

Denis Desjardins

Monsieur,

J'ai pris connaissance de votre lettre du 16 octobre dernier et je tiens à vous expliquer mon opinion. Mais avant, je veux souligner qu'il n'y a aucune accusation de racisme dans ma critique de Des bleus et des bosses et que le reproche vise les moqueries faites d'un mélange d'exagération et de faussetés.

Les enfants sont soumis à toutes sortes d'influences. Ils font difficilement la part des choses. Ils ont besoin de s'identifier et ils le font en imitant. D'où leur conformisme qui les porte à refuser toute différence. Cette réaction qui peut aller jusqu'au rejet de l'autre prend souvent la forme de moqueries semblables à celles que vous présentez. Ce qui n'est qu'une étape du développement normal de l'enfant peut devenir une mauvaise habitude si nous ne l'aidons pas à progresser, et cela, d'abord, par l'exemple.

Toute lecture et toute perception d'un livre sont personnelles, donc individuelles. Il n'en reste pas moins, lorsqu'on travaille auprès des jeunes, qu'il faut tenir compte de l'influence que l'on peut avoir sur eux et, par conséquent, de toutes les valeurs que l'on véhicule ainsi que de la façon de les présenter. Cela est d'autant plus vrai que le livre a auprès des jeunes lecteurs un prestige que vous avez probablement remarqué.

En terminant, je maintiens tout ce que j'ai écrit, bien que je ne doute pas

de la popularité de votre livre auprès des jeunes. C'est d'ailleurs ce qui explique ma sévérité.

Espérant que vous comprenez mieux mon point de vue, je vous prie d'agréer, Monsieur, mes salutations.

Christiane Charette
Lurelu

Tu ne peux pas savoir...

Voici maintenant de larges extraits d'une lettre de quatre pages que Mme Johanne Laurion nous adressait en réaction à la critique parue au sujet de l'album *Tu ne peux pas savoir...* de Michel Luppens, illustré par Évelyne Arcouette et publié aux éditions du Raton Laveur.

J'ai été des plus surprise et renversée de lire les commentaires de Ginette Boucher (*Lurelu*, automne 1985) car cet album, acheté en plusieurs exemplaires, a reçu l'approbation des enfants et des professeurs... Ce livre sert au cercle Prodas (un exercice de verbalisation des émotions et de l'affirmation de soi) et tous les gens qui ont eu à travailler avec ce petit bijou de livre ont été enchantés. Entre autres qualités, on m'a souligné que les textes courts avec des rimes amusantes et des termes et expressions accessibles à tous convenaient aux enfants tant par la richesse des sentiments et des émotions qui étaient présentés que par le côté amusant et très explicite des illustrations qui soutenaient de façon pertinente ce texte.

Je suis donc très surprise de constater que cette critique soit si négative, qu'elle n'ait rien d'objectif et qu'en fait, elle ne fasse qu'enlever le goût aux intervenants auprès des enfants (et eux-mêmes) d'acheter ce livre.

Il m'arrive à moi aussi de ne pas être en accord complet avec une critique, mais je me demande si l'objectif premier de votre revue ne devrait pas être celui de promouvoir le livre québécois. À mon sens, il est inconcevable qu'un critique abuse de son pouvoir et qu'en plus il ou elle avoue ouvertement n'avoir rien compris au propos du livre pour ensuite détruire quelque chose qui pour d'autres personnes semble un effort louable dans la littérature de jeunesse. (...)

Il me semble que le jeune auteur ou illustrateur qui veut percer a bien peu de chances si ses premières tentatives, gauches ou remarquables,

sont étouffées, voire tuées dans l'oeuf et ce sans raison valable à mon sens. (...)

Est-ce possible que Mme Ginette Boucher ait oublié d'une part que ce livre pouvait s'adresser à une clientèle composée d'enfants dont les âges peuvent être très variés? Et donc, que ce qu'elle appelle des figures grimaçantes peut devenir pour certains enfants le reflet de leur propre expression au jeu par exemple ou lors d'un événement triste ou empreint d'une émotion? Par ricochet, ce n'est pas très flatteur pour les enfants! Ceux-ci ont vu dans ce livre une suite de tableaux représentant l'histoire de tous les jours, constituée d'événements tristes ou gais tandis que la critique se rapportant sur ce point était plutôt mièvre: en effet, Mme Boucher disait plutôt des textes et des illustrations qu'ils n'avaient aucun lien entre eux, aucune suite logique. (...)

Bref, les commentaires que nous avons eus face à ce livre sont plutôt contradictoires à ceux de Mme Boucher. Ces commentaires exprimaient la chaleur, la complicité, l'enjouement, l'humour, etc. (...)

Finalement, j'ai pris connaissance de la critique parue dans *Le Devoir* au sujet de ce livre, et sans que l'on dise que ce livre soit la découverte de l'année, la critique a su reconnaître les qualités.

J'ai pris un certain temps avant de vous envoyer cette réaction, la croyant trop acerbe, mais heureusement, un nouveau fait est venu corroborer mes dires. Je viens de prendre connaissance de la liste des livres recommandés par Communication-Jeunesse (un organisme soutenu ou accrédité par *Lurelu*? quel est le lien?) et... situation bien contradictoire, on recommande le livre dans la liste des albums pour les tout-petits. C'est à n'y rien comprendre.

Amicalement,
Johanne Laurion, éducatrice et parent

(NDLR) Tout d'abord, je vous renvoie au court article décrivant la position et la démarche de Lurelu quant à la critique des livres. Tout comme vous, Mme Boucher a droit à son opinion et votre lettre nous prouve à quel point parfois le lecteur et la critique au sujet d'un même ouvrage divergent.

En ce qui concerne l'affiliation qui existe entre Lurelu et Communication-Jeunesse, disons que ce sont des rela-

suite à la page 32

Le Seigneur des Anneaux



par Daniel Sernine
collaboration spéciale

Par quel bout commencer un si bref reportage sur un spectacle comme *Le Seigneur des Anneaux*? Quelques données de base, d'abord. *Lord of the Rings*, traduit en plusieurs langues et vendu depuis un quart de siècle à des dizaines de millions d'exemplaires, est le chef-d'oeuvre universel de ce genre littéraire qu'on appelle «*heroic fantasy*», le fantastique épique. C'est une trilogie, un monument dans l'oeuvre elle-même considérable du Britannique J.R.R. Tolkien. Pour sa part, le Théâtre sans Fil, en quinze ans, est allé de succès en succès, tant ici qu'à l'étranger. À la base de ses spectacles: marionnettes géantes et ingéniosité scénique. Sa pièce *Le Hobbit*, inspirée du roman de Tolkien adressé aux jeunes, a été créée en 1979 et n'a cessé d'être jouée depuis, à Montréal et en tournée. Beaucoup de nos lecteurs la connaissent puisque le public du TSF se recrute largement dans le milieu scolaire.

Le Seigneur des Anneaux, c'est plus gros que *Le Hobbit*, c'est plus grand, c'est plus beau, c'est plus ingénieux, c'est plus impressionnant! Voilà. Le détail? Soixante-cinq personnages, douze marionnettistes, les voix d'une vingtaine d'artistes, une équipe technique imposante. Il y a quelques faiblesses, mais elles préoccuperaient plutôt les spécialistes de l'oeuvre de Tolkien: elles concernent certains choix... surprenants, du côté de la mise en scène et des personnages.

Mais quel tour de force: adapter en moins de deux heures trente une oeuvre aussi riche et complexe que *Le Seigneur*, en sacrifiant le moins possible d'éléments essentiels, voilà un défi que l'équipe du TSF a relevé avec brio.

Les Hobbits sont jolis, le magicien Gandalf est beau, l'Ent est amusant, les Cavaliers noirs et surtout les Orques, avec ces yeux lumineux qui balaient la salle de leurs faisceaux, sont très impressionnants; l'armée des Morts est horrible à souhait. Deux innovations dans ce spectacle: les plus grosses marionnettes sont *habitées* par leur manipulateur au lieu d'être animées de l'extérieur, et il y a cette fois sur scène des acteurs masqués et costumés (alors que les manipulateurs, pour s'effacer, sont encagoulés et tout vêtus de noir; on oublie vite leur présence).



La bande sonore est remarquable, bien que certains trouvent un peu trop identifiables les voix des comédiens québécois (les enfants, entre autres, reconnaissent des personnages de leurs émissions télévisées). La musique est envoûtante et étroitement imbriquée à la trame des effets sonores (voix des Orques, des Cavaliers, cris des Nazgûls, soupirs des Morts).

Mais la palme va aux effets scéniques et visuels. Du feu d'artifice durant la fête au début, jusqu'au sublime éclairage «arc-en-ciel» de la fin, on en a plein la vue. La fumée (inodore et inoffensive) qui remplit constamment l'espace, souligne efficacement les effets d'éclairage. L'usage de «*black lights*» et de peintures fluorescentes, surtout pour les effets de vol, est très réussi: le prologue écrit qui s'avance au-dessus de la salle, les chauve-souris, le Nazgûl ailé qui survole les spectateurs, sont saisissants. Et quelle ingéniosité dans l'utilisation de l'espace scénique! Le sol est un échiquier dont chaque case est une trappe à trucages qui servira durant le spectacle. Une mappemonde se transforme en montagnes, puis en portail, des arbres jaillissent du sol, quand ce ne sont pas les longues griffes du Balrog ou la main monstrueuse tenant l'Oeil de Sauron. Sur cet échiquier évolueront entre autres les tours qui symbolisent les cités et les royaumes ennemis: Orthanc, la tour de Saruman, Minas Tirith, la capitale du Gondor, et Barad Dûr, la forteresse du redoutable

Seigneur, dont on a fait une tour d'assaut futuriste, animée de lueurs rouges.

Je m'arrête ici: il y a trop à dire de toute façon. Les enfants ont paru enchantés; ceux que j'accompagnais étaient enthousiasmés, mais il faut dire qu'ils connaissent l'oeuvre de Tolkien. Qu'en est-il de la compréhension si on n'est pas un familier de Tolkien? L'intrigue semble se comprendre bien, malgré tout. Le texte est dense, inévitablement, car il doit livrer beaucoup d'information, et les chansons sont rares qui viennent l'alléger. Mais c'est un spectacle tellement visuel qu'il a vingt et cent façons de rattraper le spectateur égaré.

Le Seigneur des Anneaux est présenté au Centre national des Arts d'Ottawa, du 16 au 19 avril en français et du 21 au 26 avril en anglais. À l'automne 1986, une tournée emmènera *Le Seigneur* de Vancouver à Halifax puis, en 1987, au Québec et aux États-Unis. Un calendrier plus complet est en cours d'élaboration; *Lurelu* tentera de vous en tenir informés.

TU NE PEUX PAS SAVOIR...

suite de la page 21

tions harmonieuses, amicales et professionnelles qui nous unissent mais que les deux entités sont entièrement indépendantes depuis plus de cinq ans. Ainsi à chaque année, Communication-Jeunesse publie sa sélection des meilleurs livres de l'année, et cette liste peut venir en contradiction avec les critiques parues dans Lurelu ou dans les autres revues et médias. Il peut sembler difficile pour le lecteur de savoir à qui se fier, mais par contre, je dois dire que les divergences profondes sont rares puisque Lurelu a aussi à peu de chose près les mêmes critères de sélection: intérêt de l'ouvrage, originalité, absence de stéréotypes, qualité de la production, etc.